

Publié en juillet 2018 par :

Atramenta

Tampere, FINLANDE

www.atramenta.net

Imprimé en France
Imprimeur certifié Imprim'Vert

© 2018 Daniel Oldender
Tous droits réservés

ISBN 978-952-340-250-8

Daniel Olender

**LES NOUVELLES AVENTURES DE
GULLIVER**

Jeunesse

Atramenta

L'île aux Perroquets

Où notre héros découvre une nouvelle île

Après avoir voyagé plusieurs jours sur une mer assez calme, Gulliver se retrouva au large d'une île dont l'aspect accueillant attirait vers son rivage un nombre incalculable de nefs, barques, esquifs et vaisseaux en tout genre.

Notre ami se sentit irrésistiblement pris dans un fort courant de nord-ouest et, sans lutter vraiment pour garder son cap initial, il manœuvra toutefois de manière assez habile. Réussissant à éviter toute cette circulation navale, il toucha enfin à bon port.

L'animation qui y régnait était intense, et nul ne se serait cru aux portes d'une île, assez petite finalement.

Fatigué par une semaine passée en mer, il décida d'y faire une halte, non seulement pour y reprendre des forces, mais aussi pour s'enquérir des us et coutumes de ce royaume, tout à l'affût qu'il était de mettre à profit le fabuleux voyage dont il était malgré lui le protagoniste.

« Qui sait, pensait-il, si quelque invention ou lumière de cette société ne pourrait être bénéfique en Angleterre ? »

Car malgré les mois, et même les années, qu'il avait passés dans ces rivages lointains, il gardait le secret espoir de revoir un jour sa chère patrie et son roi. Mais, il dut se l'avouer, son cœur était lourd loin de sa bien-aimée. Il tremblait à l'idée qu'elle fût lasse de l'attendre.

Ces pensées quittèrent rapidement son esprit, et revenant à sa situation première, il s'empressa de découvrir les charmes et merveilles de cette île, tout en restant sur ses gardes, échaudé qu'il était de ses récentes expériences dans les royaumes de Lilliput et de Brobdingnag.

« Holà, Monsieur ! », l'interpella une voix nasillarde et énervante au possible.

« Holà ! » répondit Gulliver sans même voir son interlocuteur.

« Êtes-vous nouveau ici ? Il faudra vous inscrire sans tarder dans notre registre, le mieux gardé de l'île. Rassurez-vous, cette formalité est absolument gratuite, car nul impôt n'est collecté par notre souverain. »

Gulliver, surpris par une telle déclaration, scruta avec plus d'attention les environs et aperçut un perroquet, d'une variété exquise, qui lui adressait la parole depuis le début.

« Dites-moi, cher volatile, il est exact que je viens de débarquer ici, mais je connais bien le monde, et j'ai, par un hasard incroyable, foulé le sol de bien des contrées sous vos latitudes. Ainsi, sans vouloir m'immiscer dans les affaires de votre royaume, par quel prodige, quelle magie, votre gouvernement peut-il fonctionner sans collecter le moindre impôt ou la moindre taxe, non seulement de ses sujets, mais aussi des étrangers qui, comme moi, abordent vos rivages ? »

Le curieux volatile, qui s'était approché, ne cessait de jacasser et fut bientôt rejoint par toute une bande bigarrée. Tous parlaient en même temps. Ils lui disaient en substance qu'il fallait absolument s'inscrire sur le registre de l'île, que c'était tout à fait gratuit et qu'un nouveau nom lui serait donné, particulier et protégé, lui permettant d'accéder aux services et loisirs de ce lieu, ainsi que pour se rendre utile, si le cœur lui en disait, à quelque emploi le temps de son séjour.

Gulliver, abasourdi par la marmaille à plumes, se décida enfin et choisit, sans réfléchir vraiment, un perroquet aux couleurs un peu plus chatoyantes que les autres.

« Bien, dit-il, que dois-je donc faire ? »

Le précieux cacatuidé lui expliqua en détail l'opération qui, selon lui, ne prendrait qu'une minute. Il suffisait de lui remettre le parchemin royal, garant de son identité, et, en échange, le temps de son séjour, Gulliver recevrait un nouveau nom. Il accepta et c'est ainsi que commencèrent pour Gulliver, devenu « Gulli », ses aventures dans l'île aux Perroquets.

Où l'on découvre les avantages et les tracas de l'île

Gulli, ayant séjourné là quelques semaines, trouva enfin un endroit tranquille pour écrire tout ce qu'il avait découvert et entrevu, ce qu'il avait compris et ce qui l'avait laissé totalement perplexe.

Avoir un moment à soi était en soi, ma foi, tout un exploit ! L'île était infestée de perroquets et, désireux qu'ils étaient tous de trouver un maître qui pourrait les nourrir et les entretenir, ils n'arrêtaient pas une minute de piailler et de jacasser, d'émettre des cris et des chants, tous plus énervants et envahissants les uns que les autres.

Gulli dut se rendre compte que, s'il ne coûtait absolument rien d'acquérir un de ces volatiles, son entretien quotidien, qui demandait beaucoup de temps, graines, cage et tout ce qui contribuait au bien-être d'une mascotte, dépassait largement ce qu'un honnête homme pouvait se permettre.

De plus, ils étaient assez fragiles, sujets aux infections et virus, et souvent malades. Il fallait donc sans cesse veiller sur leur santé délicate.

Gulli en entretenait trois, au moyen d'une rente que lui octroyait la cour de l'île, car il avait obtenu, grâce à son premier volatile, une place assez enviable d'ambassadeur des terres lointaines.

Il représentait donc, et siégeait, mais il lui semblait que son unique fonction fût de trouver quelque moyen de rejoindre l'Angleterre, pour permettre aux perroquets caquetants de trouver de nouveaux maîtres.

Gulli aussi cherchait à rejoindre son pays, pour une tout autre raison, mais il savait maintenant qu'il prendrait bien soin de ne laisser monter aucun perroquet à bord.

« Quelle étrange contrée ! »

Il ne sut en dire davantage, tant les merveilles et les troubles lui envahissaient l'esprit. Son inscription première lui avait enseigné quelques sages leçons.

Malgré les promesses du volatile bigarré de garder son identité secrète, très rapidement de nombreux oiseaux l'avaient abordé, certains effrontément : ils savaient déjà tout sur lui !

À chaque fois, le scénario était le même. Pour tout commerce et toute transaction, depuis le plus simple achat d'une denrée, une invitation au bal, la signature d'un contrat et jusqu'aux déclarations à la magistrature, il fallait un perroquet. Celui-ci était mandaté et finalisait l'affaire.

Mais, et c'était ici le prodige, le volatile n'était même pas obligé de se déplacer ! En effet, les perroquets utilisaient entre eux un langage tout à fait spécial, et chaque volatile était sans cesse en train de jaser avec un compagnon, lui communiquant tous les détails de l'entreprise.

C'était donc cet autre compère qui transmettait le message à son tour. Or l'île en était si densément peuplée qu'il suffisait à un perroquet de crier une chose et celle-ci se répandait aussitôt sur toute l'île, arrivant instantanément à la personne à qui s'adressait le courrier.

Ces animaux étaient, de plus, doués d'une mémoire prodigieuse et n'oubliaient jamais, mais jamais, les détails d'une conversation, d'une commande ou d'un ordre.

Cela permettait aux habitants de l'île d'être, en quelque sorte, en tous lieux et tout temps sans le moindre effort, et leur donnait un sentiment de puissance infinie. C'est pour cela d'ailleurs que les indigènes élevaient toute cette engeance et permettaient que leur île se salît de toutes leurs déjections.

Vous qui prenez soin d'une mascotte, imaginez-vous tout un pays transformé en volière !

Gulli apprit donc à ne confier à ces animaux-là que le strict minimum, car toute information, vraie ou fausse, se trouvait instantanément répandue et nombreux étaient ceux qui avaient dû s'enfuir à la suite d'un scandale, laissant parfois toute une famille ruinée.

Car ces bestiaux promettaient beaucoup mais prenaient énormément. Au début, grisé qu'il était dans sa nouvelle résidence, et soucieux de découvrir, comme nous l'avons déjà dit, quelque secret ou trouvaille qui eût pu servir dans son pays, si toutefois il le revoyait un jour, il s'était entiché de toute une basse-cour.

Il les laissait parler et s'inscrivait sans y penser à tous les services qui lui étaient proposés.

De bonne éducation, comme tout Anglais, il n'avait pour un temps sollicité que ceux essentiels à sa fonction et à ses loisirs, qui consistaient à l'étude, car il était fêru d'éducation.

Car la connaissance était telle dans cette île que les oiseaux savaient tout ce qu'il y avait à savoir sur tout.

Mais, comme il s'en rendit compte par la suite, la plupart de ces informations étaient inutiles, fausses, abusives, trompeuses, et les marchands de l'île utilisaient sciemment les perroquets pour vendre leurs produits, pour certains de façon tout à fait honorable, mais, pour un grand nombre, de manière frauduleuse et malhonnête.

Il y avait en particulier une variété de perroquets extrêmement indiscrets qui apparaissaient sans y être invités et caquetaient sans arrêt toutes sortes de scandales et de tentations : dans la rue, sur les places, et même à table et dans les maisons !

Car il y avait entre les éleveurs de perroquets, gens tout à fait respectables, d'autres individus bien moins soucieux des bonnes manières. Parmi ceux qui avaient vraiment réussi dans ce fructueux domaine, on trouvait un certain Signor Mediano, originaire d'une province d'Italie, et Mr. Softy, un Américain des anciennes colonies avec qui Gulli s'entretenait souvent au palais et qui avait acquis un tel pouvoir que sa fortune surpassait déjà celles de plusieurs royaumes !

Mr. Softy était, de surcroît, une personne tout à fait charmante et ne s'intéressait guère qu'à son élevage, son seul souci étant de convaincre Gulli d'emmener avec lui quelques-uns de ses perroquets pour les présenter à la cour d'Angleterre.

Mais voilà, Gulli était prisonnier involontaire dans cette île exotique et il devait attendre qu'une opportunité se présentât afin de pouvoir quitter l'archipel.

Malgré toute sa réserve et son éducation, Gulli ne put s'empêcher de solliciter des volatiles certains services de

relations peu recommandables. À son grand dam, il se laissa plusieurs fois tenter et profita temporairement de rencontres peu dignes d'un sujet de Sa Majesté.

Mais bien amer fut le prix qu'il lui en coûta, car la nouvelle se répandit aussitôt, et il apprit à être encore plus discret. Il comprit alors l'insouciance première qu'il avait eue de confier son identité au premier oiseau venu.

Car, tenté par la détaxation des lieux, il avait offert sans y penser ce qui, en fait, avait le plus de valeur : son parchemin.

Utilisant le chantage, les perroquets avaient, sous couvert de services, établi tout un terrible réseau d'espionnage et tenaient sous leur coupe toute la population. Figurez-vous, cher lecteur, que dans cette île, par exemple, tous les livres avaient disparu ! Comment, me direz-vous ? Eh bien, au début, les perroquets, dont la mémoire était prodigieuse, avaient proposé au roi et à la cour une option de lecture gratuite.

C'était tout à fait commode. Plus besoin d'accumuler chez soi les imposants volumes que le savoir requiert. On leur confia donc la tâche de mémoriser toutes les bibliothèques nationales et privées – ce dont ces oiseaux étaient fort capables – et l'on décida par la suite de se débarrasser de tous les recueils. Et ce fut ainsi que le savoir et l'éducation devinrent rapidement des objets sans valeur, ou plutôt de valeur égale aux plus déplorables des ragots.

Ne sachant jamais si ce que disait un perroquet était vrai ou faux, ou les deux, on se fatigua vite de lire et d'étudier, et la population ne se faisait d'opinions que sur les avis changeants et contradictoires de la volaille.

Les habitants eux-mêmes ressemblaient chaque jour un peu plus aux oiseaux. Les filles ne mangeaient que des graines, ne s'occupant que de l'apparence de leur parure, les jeunes gens s'adonnaient aux jeux, et les adultes se chamaillaient sans cesse, incapables de suivre plus d'une minute de conversation, parlant de tout et de rien, sans avoir pris le temps de mûrir leurs réponses, salissant l'ambiance de leurs discours et ayant pris sur eux tous les défauts des perroquets, mais aucune de leurs qualités.

Leur langage même se corrompait de jour en jour, puisque, par souci de rapidité, ils mangeaient la moitié des mots et n'utilisaient guère, tels les loricés, que des onomatopées pour se faire comprendre.

On était, de plus, si occupé à parler aux oiseaux, à les écouter, à les nourrir, à les soigner et à les entretenir, que le paysan délaissait son champ, la femme son foyer, le mari son épouse et les enfants leurs études.

Mais chacun s'en accommodait, et Mr. Softy produisait chaque année des hybrides, pleins de nouvelles qualités, et on se les arrachait, car on supportait bien leurs défauts, au vu de toutes leurs prouesses.

Un soir, alors qu'il méditait sur ces faits, un bruit étrange fit sursauter Gulli.

Il regarda par la fenêtre et crut apercevoir un mouvement dans la forêt qui bordait son jardin. Les arbres ondu-laient comme au passage de quelque bête. Alors qu'il essayait de percer la nuit pour mieux voir, il crut discerner deux yeux rouges qui le fixaient. Une nuée de perroquets jacassants s'abattit alors dans la futaie. Leurs cris, d'habi-

tude énervants mais supportables, étaient devenus féroces et cruels.

Quel étrange mystère, s'il en fallait un de plus ! Fatigué au possible de cet asile de fous, qu'il baptisa « l'île de l'Interné », Gulli décida de récupérer son parchemin et de s'enfuir.

De la rencontre que fit Gulliver avec le pirate Krack le Fort

L'accès au coffre géant qui conservait les documents était gardé par des insectes de grande taille, comparables à nos frelons, mais d'un aspect encore plus effrayant. Gulliver, qui voulait retrouver maintenant son vrai nom de Gulliver, observait le bâtiment de loin. Il se demandait comment il pourrait bien parvenir à pénétrer dans ces lieux. Quelque part, se disait-il, il devait y avoir une fuite, un accès, afin de reprendre le précieux document qui attestait de son nom et de son origine.

Il entendit alors derrière lui un bruit qui le fit sursauter. Son effroi grandissait à mesure que la troupe menaçante s'approchait de lui. L'air était tendu. Gulliver aperçut alors, sur l'épaule d'un individu trapu, fort, l'œil mauvais, qui paraissait être le chef, un perroquet dont le bec avait été fermement attaché par une cordelette.

« Bonsoir, Monsieur Gulliver, nous vous attendions ! »

Tremblant d'effroi, Gulliver se rendit compte qu'il avait affaire à des pirates !

« Nous savons pourquoi vous êtes ici et nous poursuivons un peu le même but », lui dit, comme pour répondre à une question informulée, Krack le Fort, le chef de la clique.

« Comment pouvez-vous aussi savoir cela ? Je n'en ai parlé à personne ! »

Le pirate lui présenta alors un nouveau perroquet, qu'il avait volé à la maréchaussée et qui devinait jusqu'aux pensées des gens, en étudiant sur le visage les expressions qui trahissent inmanquablement les émois intérieurs.

« Je comprends alors que je suis à votre merci ! Rien ne vous empêche de me livrer aux autorités, et je serai jugé pour un acte avant même de l'avoir commis, coupable que je serai d'en avoir seulement effleuré l'idée ! » se résigna Gulliver.

« Oh, mais vous ne nous intéressez pas, notre but est tout autre ! Vous pouvez par contre certainement nous aider. Révélez-nous donc le code spécial d'accès au palais, celui qui vous permet d'entrer et d'y siéger, afin de pouvoir investir les lieux ! »

Pris au piège, Gulliver acquiesça.

Il leur tardait la tombée de la nuit. L'on se décida enfin. Gulliver se mêla malgré lui à cette expédition, terrassé à l'idée de se faire prendre, lui, un notable. Le temps n'était plus à la reculade, il savait que sa situation était des plus périlleuses, et il lui fallait quitter l'île au plus tôt.

Les soldats frelons s'étaient endormis, la nuit était noire, et la bande ne se fiait qu'aux étoiles. On atteignit enfin le fort.

« C'est ici. Regardez ! »

Une trappe, en effet, permettait aux perroquets-rapporteurs d'entrer et de sortir, sans être inquiétés, et d'accumuler, comme autant de preuves à charge, tous les faits et

gestes des citoyens de l'île, leur fausse identité ne leur servant plus ici d'alibi. Quelqu'un le toucha. Il sursauta.

« Voici le vôtre ! »

Gulliver ne put empêcher ses mains de trembler. Krack le Fort avait tenu parole. Ô précieux document ! Des larmes d'émotion le secouèrent.

« Et voici les miennes. »

« Les vôtres ? Comment pouvez-vous avoir plusieurs identités réelles ? »

Et c'est ainsi que Gulliver apprit encore davantage, s'il le fallait, des méandres de cette société. Mais l'heure n'étant plus au débat, le gang s'affaira sans plus rien se dire. On fit main basse sur de nombreux écrits, dont certains très compromettants. Tout ceci servirait en son temps pour commettre d'effroyables crimes, dont le lecteur, coutumier de nos temps, ne pourra malheureusement que deviner l'ampleur et l'audace.

« C'est bon, partons ! »

Et le groupe s'en alla sans bruit, prenant le chemin par lequel il était entré. Ce fut alors qu'une lumière aveuglante les surprit tous.

« Rendez-vous ! »

Gulliver paniqua ! Son heure était venue !

Du jugement et de la condamnation de notre personnage

Du fond de sa prison, Gulliver repensa aux derniers événements qui l'avaient conduit au cachot. Sa méditation fut de courte durée. On le tira sans ménagement vers le tribunal où son jugement fut très suivi. Des milliers de perroquets avaient envahi la salle et piaillaient sans arrêt.

Étourdi par tant de raffut où se mêlaient le vrai, le faux, l'imaginaire, le probable et le possible, où les magistrats implacables et le jury déchaîné avaient déjà décidé de son sort, Gulliver se tint coi. De tous les prévenus, seul Krack le pirate fut gracié, à la demande spéciale de Mr. Softy. Il irait sûrement rejoindre son élevage, en condition d'esclave. Mais tous ses lieutenants furent condamnés.

Personne ne contesta.

Puis vint le moment de la lecture de sa propre affaire. Il eut droit à tous les chefs d'inculpation possibles et imaginables, alourdis des interprétations les plus folles, que transmettaient sans arrêt les perroquets jacassants. Était-il un espion ? Voulait-il voler le secret des perroquets pour le vendre à d'autres ? Que savait-il de nous, de nos affaires et de nos trafics ? Comment était-il entré dans le fort aux parchemins ? Tous le condamnaient, car, au fond, tous se savaient eux-mêmes coupables. Parce que, dans cette île où tout semblait permis, tout était en fait répréhensible.

On décida donc de le jeter sans tarder en pâture à l'araignée.

En face de lui, l'animal, velu et gluant, était particulièrement effrayant. Imaginez-vous la plus impressionnante des mygales, grossie plus de cent fois ! Gulliver en était terrifié et son sang se glaça.

C'était donc ça la créature qui avait bouleversé sa nuit ! Il ne bougea pas. Lui qui avait affronté tant de périls et voyagé sur tant de mers, voilà que son destin était de terminer ainsi.

(Ce qu'il ne savait pas, cher lecteur, c'est qu'il n'était que le fruit de l'imagination d'un écrivain, votre serviteur, et que celui-ci lui réservait un sort bien plus enviable. Mais de ceci, Gulliver n'avait aucune idée et ne se souciait guère...)

... Il était le plat de choix au menu d'une araignée !

L'animal s'approcha de lui, mécaniquement, pas à pas, avec des yeux globuleux et vitreux, un corps repoussant et des chélicères prêts à le digérer sur-le-champ. Mais un bruit soudain détourna son attention. On venait de lui offrir un autre condamné, qui, rempli d'horreur, se débattait furieusement. L'araignée, excitée par ce comportement, changea de direction. Gulliver en profita pour s'échapper et atteignit enfin le port, si ému de retrouver sa barque qu'il en pleura. Il embarqua prestement et, aussi vite que le lui permettait son corps secoué d'émotions, il gagna enfin le large, son précieux parchemin serré contre la poitrine.

Où l'on apprend le secret de l'île

Un perroquet l'avait accompagné ! Gulliver dormait déjà, effondré par tant d'événements, et ce ne fut qu'au matin qu'il découvrit le funeste volatile. Sa première réaction fut une panique insensée, et il voulut tuer l'animal d'un coup de rame.

Mais il se ravisa et profita au contraire de l'aubaine pour interroger le perroquet, maintenant séparé du reste de ses congénères.

« Que savez-vous donc de l'araignée ? » lui demanda-t-il.

« Cette information est classée, lui répondit l'animal, je ne peux en aucun cas vous la divulguer. »

« Très bien, mais je pense que ce code vous y incitera, ainsi que ces quelques cacahouètes ».

Entre deux bouchées, l'animal lui conta alors en détail toute l'histoire de l'île, l'existence de l'araignée, la raison de la présence des perroquets et l'empressement dont avaient fait preuve Mr. Softy et tant d'autres pour qu'il en fût ainsi.

Au début, l'île était inhabitée, et l'araignée, bien plus petite, arriva, poussée là par je ne sais quel fil de la Vierge. Elle s'installa sans plus attendre et commença sa carrière d'aranéide.

Son corps sécrétait une substance mielleuse le long des fils de sa toile, et les perroquets, tout à fait ordinaires en ce temps-là, en raffolaient. Or cette sécrétion était dopante, les rendant de plus en plus intelligents, et ils y prirent un goût excessif, s'empressant de nourrir à qui mieux mieux l'araignée, au début de leurs déjections, puis en lui amenant quelque insecte qu'ils avaient capturé.

Or, plus l'araignée mangeait, plus elle grossissait. Plus elle grossissait, plus elle étendait sa toile où les perroquets trouvaient chaque matin leur suc préféré. Les volatiles comprirent alors, puisqu'ils le pouvaient maintenant, qu'elle ne pourrait survivre sans un apport plus copieux de nourriture.

Et, grâce à l'aide de Mr. Softy et d'autres truands de son espèce, qui avaient débarqué bien longtemps auparavant, il se créa alors tout un réseau et toute une organisation, dont Gulliver mit à jour les rouages et dont il faillit être la victime.

Ainsi allait l'île aux Perroquets.

Les voyageurs, attirés par les prouesses des psittacidés et mus par leur propre convoitise, se jetaient goulûment sur son rivage. Les perroquets, au début affables et utiles, quoique envahissants, se transformaient rapidement en de cruels accusateurs, et la justice, aveuglée, condamnait au milieu des coupables de pauvres innocents dont l'araignée répugnante se repaissait.

Quant à elle, elle ne manquait pas de produire ce miel exquis qui rendait les perroquets si intelligents, et les gens entendus de l'île maintenaient secret et en bon fonctionnement tout le réseau de câbles et de filaments que produisait

l'horrible bestiole, tout en utilisant pour leur richesse personnelle la prodigieuse capacité de mémorisation et de communication des volatiles.

Ainsi se termina l'aventure de Gulliver dans l'île aux Perroquets. Il ne put se résoudre à tuer l'animal, le mettant sur un morceau de bois que le courant du nord-ouest ramènerait certainement au rivage. Après avoir inspecté minutieusement son embarcation, la nettoyant de tout œuf d'araignée, de bout de toile et de déjection de perroquet, il leva la voile et le vent l'emporta loin des rivages maudits de l'île.

« Quel danger cela serait si cette araignée trouvait le moyen d'atteindre la civilisation ! » pensa-t-il avec effroi. Sachant les hommes faibles, et leurs passions dévastatrices, Gulliver craignait qu'une telle créature, si elle étendait sa toile, ne parvînt à se sustenter de l'humanité tout entière.

Il consigna donc dans son journal de bord tous les détails de ses exploits, avec force croquis et explications, sachant qu'il faisait là œuvre utile. Il espérait qu'en consultant ses notes les marins qui viendraient auraient la sagesse de bien canonner l'île afin d'y tuer le monstre, si toutefois celui-ci vivait encore, car, ne pouvant étendre sa toile au-delà des mers, il serait d'ici là certainement mort de...

FAIM

L'île qui diminuait

Un accueil pour le moins hésitant

À peine remis de ses nombreuses émotions dans l'île aux Perroquets, épuisé par des jours de dérive en mer, Gulliver, affamé et brûlé par le soleil et le vent, s'était évanoui dans son embarcation de fortune.

Dans sa précipitation à quitter son dernier séjour, il n'avait pas eu le temps d'approvisionner son esquif et ses forces l'abandonnèrent.

Il délira pendant trois jours. Puis il se réveilla et, ouvrant les yeux à demi, remarqua que sa barque ne bougeait plus. Il comprit que, par miracle, elle s'était échouée sur une plage.

Il entendit des bruits de voix et crut apercevoir un groupe d'insulaires qui discutaient vivement entre eux.

Parmi les bribes de conversation, il surprit l'animosité de leurs propos : « C'est un comble ! » « Encore un... » « Mais il faut l'aider, voyons ! » Gulliver, sans force, plongea derechef dans un coma réparateur.

Quand il en émergea, il fut très heureux de trouver un toit sur sa tête. Sa fièvre avait baissé et une jeune fille lui

épongeait le front, tout en essayant de lui faire absorber un peu d'eau qui avait bien du mal à franchir ses lèvres craquelées et sa gorge desséchée.

Il put enfin se relever et articula : « Merci ! »

« Doucement » lui répondit une voix qui s'efforçait de ne pas montrer trop d'amabilité. « Il faut rester calme, car je cours de grands risques en prenant soin de vous. Dès que vous pourrez vous tenir debout, il faudra partir, et même quitter l'île. Il n'y a pas de place pour vous ici. »

Gulliver fit de son mieux pour ne pas offenser son hôtesse. Dans l'après-midi, il retrouva tous ses esprits et, profitant d'un instant de solitude, sortit sans bruit, faisant ses premiers pas dans ce royaume.

Ses années d'expérience lui permirent de s'organiser sans trop de mal et de se repérer. Il installa une cabane sommaire près de la plage, se nourrissant d'une noix de coco. La nuit tombée, il s'endormit, se promettant de pêcher le lendemain afin d'améliorer sa condition précaire.

« Étrange destinée ! » pensa-t-il. N'avait-il pas quitté son Angleterre natale à la recherche de toutes ces aventures ? Ne sentait-il pas au fond de lui qu'il devait y avoir un endroit pour lui dans ce vaste monde ? Or voilà qu'après tant d'années, tant de lieux exotiques et tant de contrées, de rivages et de sociétés, il n'aspirait maintenant qu'au bonheur de rentrer chez lui et, à l'image de son père, – qu'il avait pourtant méprisé dans sa jeunesse –, d'être assis, simplement, dans le fauteuil douillet de la maison familiale.

Son réveil fut brutal ! Une escouade de la maréchaussée se trouvait aux abords de sa cabane et un soldat le fit se lever sans ménagement.

« Que faites-vous ici ? »

Avant même que Gulliver pût répondre, il fut enchaîné, la bicoque détruite, et son escorte l'emmena aussitôt vers la prison.

L'île diminue

Au bout de quelques jours passés dans une cellule exiguë et inconfortable apparut enfin à la grille un homme assez fat, grassouillet comme un rôti de Noël, empourpré et enrubanné, suant et postillonnant.

« Monsieur, monsieur, vous voilà donc en bien fâcheuse posture ! Il vous faut sortir de là et au plus tôt ! Je suis votre avocat dans cette affaire, désigné par la cour pour régler ce problème. Allons, allons, expliquez-nous donc votre présence en ces lieux. »

Gulliver, secoué par les récents événements, ne sachant pas vraiment à qui il avait affaire, prit le parti candide de l'honnêteté et lui conta toute sa mésaventure.

« Comment dites-vous ? Un hasard ? Vous êtes venu seul ? Vous ne connaissiez pas notre île auparavant ? C'est fâcheux, c'est fâcheux ! »

Gulliver ne put tout à fait terminer son récit, car, alors qu'il mentionnait qu'il était sans ressources et sans famille, du moins sous ces tropiques, l'avocat s'en alla sans rien dire et s'adressa au gardien.

« Angleterre ? Je ne connais pas cette île ! Il dit n'importe quoi ! Pas d'argent sur lui ? C'est gênant, en effet ! Le renvoyer ? Mais où ? »

L'avocat revint prestement et, aidé du gardien, libéra enfin Gulliver de ses fers.

« Vous êtes libre. Sortez ! Notre nation n'a pas les moyens de vous nourrir jusqu'à ce qu'elle vérifie votre histoire. Prenez ce document. Il atteste que vous êtes *Persona Non Grata Acceptée Provisoirement*. Nous vous aurions bien renvoyé en mer, mais nos paysans, manquant de bois, ont déjà démonté et brûlé votre chaloupe. »

Ébranlé par ces paroles, Gulliver sortit sans voix du palais de justice et chemina tristement en direction de la berge pour y contempler les derniers restes de son embarcation.

La plage... avait disparu !

Pourtant, il en était bien sûr, elle était là ! Il y avait échoué et il voyait bien les restes épars de sa cabane de fortune démontée quelques jours plus tôt.

Complètement hagard, médusé par ce spectacle, il sur-sauta quand une main féminine lui tira la manche.

« Ils vous ont relâché ? Je suis désolée, mais c'est mon voisin qui a appelé la garde. Pourtant, je savais qu'il ne pourrait rien vous arriver. Notre police manque cruellement de moyens depuis que la mine de fer a disparu elle aussi et il leur est impossible de fabriquer davantage de grilles, de forger des fers et encore moins de mouler des balles. »

« La plage ? Que s'est-il passé ? »

Gulliver n'y comprenait rien. Bien sûr, la mer avait ses caprices et il lui arrivait de détruire en une nuit ce qu'elle avait mis des années à construire, mais il n'y avait eu aucune tempête, aucune inondation, aucun raz de marée, rien ! Et toute la baie s'était volatilisée : le sable, les

rochers, et même quelques arbres ; et pourtant, Gulliver en était sûr, l'eau n'était pas montée.

« Quel mystère ! La plage... »

« Oui », répondit la jeune fille avec un sérieux surprenant pour son âge, que Gulliver attribua à la gravité de la situation.

« La mine de fer, l'étang aux jonquilles et plus de cent yards de bonne terre il y a peu. Notre île disparaît, Monsieur... monsieur ? »

« Lemuel Gulliver, citoyen anglais, échoué par un malencontreux aléa de la marée. »

« Monsieur Gulliver, je comprends, mais je ne peux vous croire, assurément. Pour moi, heu, je me présente, Aminaya. Pour moi donc, vous n'êtes qu'un insulaire de plus d'une contrée voisine. Elle a dû entièrement sombrer ou bien il n'en reste guère et vous êtes venu ici dans l'espoir de survivre encore quelque temps. »

« Voyez-vous, commenta-t-elle, notre île, au départ, était bien plus grande, au point qu'elle englobait même les îles voisines, ou du moins ce qu'il en reste. »

Et Aminaya lui conta en détail l'incroyable phénomène qui affectait cette contrée.

Il faut partir !

Elle était au milieu de son récit quand une foule immense s'approcha d'eux, avec à sa tête le roi Gibu et toute sa cour. Il régnait dans l'air un sentiment de péril et toute l'assemblée était en émoi.

« C'est effarant ! C'est effarant ! » ne cessait de dire Sa Majesté, les yeux révoltés et les mains tremblantes. « Que vais-je devenir ? »

Le roi cessa de s'agiter. Il remarqua Gulliver et le pointa d'un doigt féroce et vengeur.

« Tout est de la faute de ces maudits étrangers ! Ils pillent nos ressources et nous prennent tout ! Même mon palais a disparu ce matin ! Où vais-je dormir ce soir et qui m'apportera mes chaussons ? »

« Mort aux étrangers ! » s'époumona le roi, mais la foule, quoique terrorisée, ne le suivit pas dans son ardeur criminelle. Il y eut pourtant un flottement, et certains semblaient vouloir obéir au monarque tandis que d'autres ne songeaient qu'au moyen de s'enfuir. Oui, mais où ?

Gulliver profita alors de cet instant crucial et tonna d'une voix autoritaire :

« Messieurs, reprenez vos esprits et écoutez mes propos ! »

Le mouvement s'arrêta net.

« Il est vrai que je suis un étranger ici, mais loin de moi l'idée de piller votre île, car je suis à même de vous aider. En effet, j'ai la science des mers et je suis versé dans l'art de construire les bateaux qui nous permettront de quitter ces rivages. »

Le souverain, impressionné par tant d'ascendant, apaisé de tenir là une personne sensée qui pût lui proposer une solution, éprouva tout de même un sentiment de jalousie mesquine et pleurnicha :

« Mais mes chaussons ? »

Car dans sa précipitation matinale, ayant vu depuis son balcon disparaître les jardins, il s'était enfui en robe de chambre et allait pieds nus.

« Majesté, si vous me le permettez, laissez-moi vous aider. »

Gulliver s'inclina respectueusement, dénoua ses chausses et se proposa de les lui donner. Un murmure parcourut la foule. Voilà bien qui était inédit ! Offrir un présent et, de plus, aussi utile qu'une paire de chaussures !

Détrempées par de nombreux séjours en mer, durcies par le sel, elles s'adaptèrent avec difficulté aux pieds enflés et royaux qui s'étaient dans l'herbe.

« Heu, merci... », balbutia Gibu.

Encore une première ! Il y avait bien longtemps que personne n'utilisait ce mot, et encore moins le roi, lui qui vivait en grande pompe, soutirant de ses plus proches collaborateurs ce que ses caprices lui dictaient. Eux, d'ailleurs, n'étant pas en reste, se refaisaient en extirpant à leur tour ce que bon leur convenait aux gens dont ils avaient pourtant la charge.

« Que devons-nous faire ? »

Sa Majesté, trop effondrée pour être elle-même, s'en remit aux mains de l'immigrant qu'elle haïssait et dont elle avait désiré la mort si peu de temps auparavant.

« Voilà, dit Gulliver, mesurant quant à lui l'ampleur de la tâche et l'urgence de la situation, il faut organiser des équipes. Certains iront couper du bois, d'autres seront au rivage pour scier et préparer les planches, tandis qu'une partie sera nécessairement commise aux cuisines. »

Un choc frontal atteignit les insulaires comme une vague de fond. Gulliver n'y comprenait rien. Et soudain, chacun y alla de sa plainte.

« Des arbres ? Mais il n'en reste que très peu et, de plus, ils poussent sur mes terres et je défends à quiconque d'y toucher ! » dit un quidam agressif et déterminé.

« Et pourquoi devrions-nous travailler à de tels durs labeurs pendant que d'autres s'empiffreront dans la cuisine ? » s'étonna une matrone à l'air courroucé.

« Et toi, qui me dit que tu ne t'échapperas pas avec le premier bateau construit ? » répliqua un autre en l'attrapant par le col de la chemise.

Le ton monta, monta et soudain, l'orage éclata. Chacun prit à partie son voisin et Gulliver regretta amèrement d'avoir donné ses bottes au roi, car celui-ci en usait comme de piètres massues, assommant vainement ceux qui s'étaient jetés sur lui.

Mais la bagarre générale ne dura guère. Car un pan entier de l'île s'effondra et devant les yeux effarés de Gulliver disparurent le roi, sa cour et tout son peuple égoïste.

Seule Aminaya réussit à s'accrocher au gilet du marin anglais, resté quant à lui au sommet d'un rocher minuscule entouré d'eau de toutes parts. Ils se serrèrent l'un contre l'autre, faisant tous les efforts du monde pour ne pas glisser à leur tour dans l'abîme.

« Aidons-nous, lui dit Gulliver, aussi longtemps que possible. »

Il se confia intérieurement à son auteur, votre serviteur, car il se doutait bien que celui-ci, par quelque géniale trouvaille littéraire, le sortirait de ce mauvais pas, si l'on peut dire, en parlant de cette situation.

« Ma chère Aminaya, si toutefois nous devons mourir, il me sera doux de partir dans vos bras. »

Elle rougit et lui répondit :

« Si nous nous donnons la main ainsi et que nous posons nos pieds là, je pense que nous pouvons tenir ensemble. »

À peine eut-elle dit ces mots qu'il lui sembla que le monticule s'était agrandi d'un espace de terre supplémentaire.

L'île revient !

« Voilà qui est mieux ! » commenta Gulliver, heureux de cette circonstance qui lui permettait de retrouver une bienséance et une retenue tout anglaises.

Il aperçut alors la petite tache bleutée d'une fleur discrète, qu'il s'empressa de vouloir offrir à Aminaya, sans toutefois se résoudre à la cueillir.

« Oui, cela vaut mieux, car c'est assurément la seule végétation qui orne dorénavant notre séjour inconfortable. »

Elle regarda tendrement Gulliver et sentit son cœur de jeune fille bondir en elle comme un chevreuil.

Bien que plus âgé, il avait gardé un charme particulier, propre à séduire une demoiselle ; son corps et son visage travaillés par tant d'épreuves lui donnaient un attrait plus que certain.

Mais Gulliver, quoiqu'il éprouvât lui-même des sentiments pour celle qui partageait son infortune, était resté figé, les yeux écarquillés.

« Aminaya, l'île réapparaît ! »

Et c'est ainsi que, peu à peu, au fil des jours, chaque fois que Gulliver et Aminaya entreprenaient de travailler de concert, la taille de l'île allait en augmentant. Par contre, dès que leur nature individuelle reprenait le dessus, ils

s'apercevaient très vite du résultat. Vous devinez bien lequel !

Au bout de quelques mois, pratiquement toute l'île avait retrouvé sa splendeur passée et notre héros, plein d'ingéniosité, avait installé une demeure confortable, grâce aux bois des forêts qui avaient repoussé, secondé dans sa tâche par Aminaya qui ne manquait jamais une occasion de se rendre utile.

Gulliver, touché par tant de disponibilité, s'intéressa à son tour aux tâches qu'il avait toujours considérées moindres. Je veux parler bien sûr du travail de la cuisine, de la propreté et de la décoration des lieux.

« Quels progrès seraient accomplis si, à tous les échelons de notre organisation sociale, les femmes pouvaient accéder aux fonctions que nous, les hommes, refusons de leur ouvrir ! Et que nous soyons en contrepartie disposés à prendre à notre charge les labeurs incessants qui leur incombent. » Une telle pensée le surprit et il avait du mal à en mesurer toutes les conséquences.



Emportés par la vie facétieuse qui les avait réunis dans cette étrange destinée, ils s'étaient graduellement épris l'un de l'autre. Une nuit, ils firent le serment de s'aimer toujours et le lendemain, ils virent avec plaisir débarquer sur leur rivage un tout autre équipage, celui du roi Digan.

Aminaya lui avait parlé de ce singulier personnage qui avait quitté l'île quand son frère, le roi Gibu, et toute sa

clique l'avaient chassé du trône. Il était alors parti on ne savait où.

« Majesté, lui dit Aminaya, votre cousine vous salue. »

Et elle lui déclara la malheureuse situation, comment son frère, par sa rapine et son égoïsme, avait littéralement englouti l'îlot et sa population.

« Je n'ai, majesté, trouvé que le sieur Lemuel Gulliver, d'Angleterre, qui se soit soucié un tant soit peu du sort d'autrui. Et c'est grâce à lui si je suis encore en vie. »

« Majesté, salua-t-il, n'étant pas d'ici, je sollicite de votre part le droit d'asile, et comme faveur exceptionnelle, heu, je... »

Le roi sourit : « N'ayez crainte, je crois bien lire dans votre cœur et vos pensées. Je vous accorde ce droit, car nous traitons ici les étrangers avec autant de respect que nos concitoyens et je vous octroie toute liberté sur cette île et toutes celles de mon royaume. Je crains fort malheureusement que vous n'en usiez que pour mieux vous enchaîner au bras de ma cousine dont je sens le regard posé fortement sur moi. Eh bien soit. Vous l'épouserez ! »

La troupe des matelots lança des hourras et des bonnets dans les airs et organisa aussitôt un banquet pour nos tourtereaux. Gulliver vit de quelle manière tout cela se faisait. Chacun y mettait du sien, sans trop de heurts et si peu de querelles que la fête se prépara plus vite qu'il ne fallut de temps pour en profiter.

Une fin heureuse

Et c'est ainsi que Gulliver prit épouse sous la lune des tropiques, au milieu des lampions et sous la lueur intermittente des feux d'artifice.

Le roi lui octroya des domaines et une partie des marins jurèrent de revenir au printemps afin de coloniser les nouvelles terres. Ils firent serment de s'entraider, de reconstruire leurs maisons, le port et les bâtiments du futur gouvernement.

Car, depuis leur arrivée, l'île avait retrouvé son apparence initiale et un scout, envoyé en reconnaissance, affirma qu'un morceau tout entier lui était apparu et que, selon ses calculs, la superficie en était doublée.

Mais pour autant que pourrait croître cette île, jamais elle n'atteindrait l'immensité du bonheur que ressentaient alors Gulliver et Aminaya, car leur amour semblait déborder l'horizon, toucher le ciel, englober l'univers et n'avoir jamais de...

Fin

L'île du Tourniquet

Loin de chez lui, notre ami souffre de nostalgie

Cela faisait des années que Gulliver vivait heureux avec Aminaya dans ce petit paradis tropical que leur avait octroyé le roi Digan. Il semblait que l'île eût atteint son extension maximale et les différentes familles qui avaient partagé le sort de notre aventurier et de sa compagne indigène coulaient elles aussi des jours paisibles.

Certains avaient même eu le bonheur de donner naissance à de charmants bambins. En grandissant, ceux-ci se pressaient souvent autour de notre héros, l'abreuvant de questions sur ses voyages extraordinaires. Ils frémissaient de terreur à l'évocation de l'araignée géante, ils se riaient des facéties des perroquets, et les jeunes filles se pâmaient d'entendre une fois encore l'histoire de leur rencontre.

Aminaya les réprimandait gentiment, estimant qu'ils étaient tout de même un peu envahissants, mais, secrètement, elle nourrissait le désir ardent de serrer dans ses bras un enfant qui aurait été le sien.

Il est de la nature humaine d'être éternellement insatisfaite et une ombre de nostalgie s'était interposée entre nos

tourtereaux. Gulliver semblait absent, le regard perdu dans le lointain, et Aminaya ne put que deviner son désir ardent, l'espoir maintes fois frustré de revoir son Angleterre natale.

Un jour, prenant son courage à deux mains, elle affronta le problème. D'habitude réservée, elle s'adressa directement à son époux.

« Gulliver, je vois que tu soupIRES chaque jour davantage et que ton pays te manque. »

Il la regarda avec une douceur infinie. Comme il aimait sa femme ! Simple et courageuse, elle avait transformé son exil en la plus belle des aventures. Ses cheveux bruns, légèrement en broussaille, ses yeux pleins de douce et timide dévotion, ses lèvres désirables qu'il couvrait de généreux baisers, sa peau, colorée comme un bois exotique, son port et son allure comme l'un des meilleurs voiliers de Sa Majesté.

Sa Majesté ? N'était-il pas sujet du roi d'Angleterre ? Et après tout, quoique l'accueil du roi Digan fût des plus chaleureux, quoique les indigènes le couvrirent de sollicitude, quoique Aminaya partageât jour et nuit son destin et sa vie, il restait un endroit dans son cœur qui aspirait à revenir dans ses terres natales.

« Oui, Aminaya », répondit-il d'une voix mélancolique. Il s'en voulut. Il savait intérieurement qu'il blessait sa compagne. Ne faisait-elle pas tout pour le rendre heureux ? Mystères de l'âme humaine ! Faut-il qu'elle soit toujours à la recherche d'un ailleurs sans pouvoir jamais ne se satisfaire ni de l'endroit ni du moment qu'elle vit ?

Aminaya et Gulliver s'entretenirent fort tard cette nuit-là. On décida de demander audience au roi Digan et de le convaincre de laisser le couple partir en voyage de noces et l'on profiterait de l'occasion pour présenter la chère épouse aux parents de Gulliver.

Retour en Angleterre

Les préparatifs allaient bon train. Sur la plage, on apercevait une ébauche de chantier. Gulliver, aidé de la population locale et grâce à la générosité proverbiale du roi, s'affairait joyeusement. Cette fois, rien ne serait laissé au hasard. Il aurait un voilier digne de ce nom, des provisions et, par-dessus tout, un équipage !

La nouvelle s'était répandue comme la poudre et de tous les côtés, et même des îles voisines, des volontaires se présentaient. Gulliver eut une pensée douce-amère. Il se revoyait à leur âge, plein de fougue et d'ardeur, prêt à conquérir lui aussi le monde, les yeux rivés vers de lointains horizons inaccessibles. Il n'avait pas vu alors ce qu'il découvrait maintenant : l'angoisse qui étreignait le cœur des mères inquiètes réunies près de l'embarcadère.

Sa mère ! Combien de larmes avait-elle pleuré ? Combien de nuits blanches ? Combien d'années espérant un signe, une lettre ? Une appréhension le saisit. Et si... il n'osait y penser. Ceci lui donna encore davantage le cœur à l'ouvrage et sa résolution allait se fortifiant. L'hiver austral

touchait à sa fin et l'on décida d'avancer le départ d'une bonne semaine.



« Je trouve ce personnage de Gulliver des plus insultants, commenta dédaigneusement Lord Hillthorough à son serviteur, debout à côté de lui, dans une position tout à la fois militaire et servile.

« Je comprends, my Lord », lui répondit Jason, son valet. Il ne comprenait rien et ne se souciait guère des humeurs de son maître. Il avait appris à garder ses pensées et ses réflexions pour lui et laissait son Lord dissenter à son aise.

« Voyez-vous donc cela ! Il prétend être citoyen anglais, ayant servi sous la bannière de feu le roi père, en des temps si reculés que l'on ne peut le prendre que pour un imposteur, un fou, un rêveur ou, bien pire, un espion ! Enfin, il ose se présenter avec toute une escouade devant nos ports et n'arbore ni notre pavillon ni nos couleurs. Quant à son équipage ! Quel ramassis de sauvages ! Certains allaient découverts, torse nu, et ne s'inclinèrent pas en ma présence. »

Lord Hillthorough contrôlait le trafic maritime à l'entrée de Londres. On lui avait signalé l'arrivée d'un étrange vaisseau deux mois auparavant et s'il n'y avait eu à son bord un quidam qui se prétendait anglais, on aurait envoyé par le fond ce rafiote, sans aucune autre forme de procès.

Mais la guerre contre les Français faisant rage, on se dit que l'on pourrait bien réquisitionner l'équipage pour en

faire des soldats. Peine perdue ! Ces sauvages sans éducation étaient si arriérés qu'ils n'éprouvaient ni haine ni désir de richesse et ils juraient qu'ils étaient attachés au capitaine Gulliver et que pour rien au monde ils ne se seraient éloignés de sa compagnie.

Ce qui troublait Lord Hillthorough, c'était certains propos tout à fait pertinents qu'avait prononcés ce Gulliver. Il avait cité des dates, des événements, des lieux avec une exactitude d'écolier, mais tout ceci était déjà fort lointain dans le temps. Et ce soi-disant capitaine ne semblait pas avoir l'âge suffisant pour avoir connu cette époque comme il l'affirmait.

« Bien, dit le Lord préposé. Voilà ce que nous allons faire. » Il prit sa plume et rédigea un ordre pour que le lieutenant des garde-côtes emmenât sans tarder ce Gulliver, son équipage et son navire sur l'île du Tourniquet, sous prétexte de quarantaine. Quant à Aminaya, il se l'attribua comme femme de chambre et la soumit aux ordres de Jason.

« Veillez à bien me surveiller cet oiseau-là ! Je ne souffrirai point que l'on me dérobe ou que l'on me désobéisse ! » Lord Hillthorough avait assez de diplomatie pour savoir qu'une carte maîtresse comme cette sauvage, qui ne serait en fait qu'un otage, serait un moyen efficace pour enfin découvrir la vérité. Sachant sa compagne prisonnière, cet hurluberlu y penserait à deux fois avant d'entreprendre quelque action téméraire ou audacieuse.

En quarantaine

Le soir était tombé sur les baraquements de l'île du Tourniquet. Une bruine mauvaise se faufilait au travers des planches mal ajustées et infiltrait d'humidité toute la literie et les habits. Les amis de Gulliver, peu habitués à ce climat, tombaient régulièrement malades et le médecin de la garnison faisait de son mieux pour ne pas apparaître.

« Mais enfin, capitaine Gulliver, vous semblez bien négliger vos hommes ! Comment se fait-il que vous attendiez qu'ils soient toujours au plus mal pour faire appel à mes services ? »

Gulliver avait appris, au cours des derniers mois de sa quarantaine, à ne pas contester, car c'était peine perdue. Pour appeler le médecin, il fallait se présenter à son bureau à l'heure des vêpres, les mardis et samedis des semaines impaires. En dehors de ces heures, il lui fallait obtenir une autorisation officielle de dérangement qu'on lui refusait toujours. En effet, comment pouvait-il se permettre de molester un médecin dévoué, et de surcroît bénévole, qui veillait si bien au bon état physique de son équipage ?

« Vraiment, capitaine Gulliver, vous semblez oublier le respect et la politesse les plus élémentaires ». Or, quand il se présentait à l'heure dite et au jour convenu, on lui annonçait que le docteur était en prière dans la petite chapelle et qu'il fallait être le dernier des misérables pour l'in-

terrompre dans ses dévotions. Quand un de ses hommes, pris de quelques coliques ou de fièvre galopante, hurlait de désespoir, le médecin, qui ne supportait pas les cris, accourait alors et sermonnait ainsi notre héros.

Il en était ainsi pour tout dans l'île du Tourniquet. Quoiqu'ils fussent libres de leurs gestes, il y avait une organisation si particulière que le moindre pas que faisait un des marins vers un des officiers qui commandait l'île était un vrai calvaire. Pourtant, à son arrivée, on lui avait assuré que son isolement était nécessaire pour lui comme pour son équipage. Quand il osa mentionner le nom de sa compagne, il reçut son premier flot de reproches.

« Comment osez-vous douter ainsi de la générosité, de la patience et de l'honneur que vous fait Lord Hillthorough ? N'importe lequel d'entre nous serait fier d'avoir, pour sa femme ou une de ses filles, une place si enviée à son service !

Pour tous les besoins de sa troupe, on ne cessait de lui faire des histoires. L'heure du repas changeait continuellement. On reprocha cependant à Gulliver d'être trop paresseux pour aller voir sur le tableau d'organisation l'heure à laquelle on servait. Il se décida donc d'aller voir où était ce fameux horaire. Peine perdue ! Il fallait une clef que gardait un fonctionnaire attitré, qui servait aussi de jardinier, et il ne put jamais en prendre connaissance. Et malheur lui aurait pris de vouloir entrer par la force, car on lui fit bien comprendre qu'un tel acte serait considéré comme une haute trahison et qu'il risquerait la cour martiale.

Malgré cela, son équipage, des gens simples et accoutumés à vivre selon les bienfaits de la nature, avait réussi peu

à peu à se procurer de quoi apaiser sa faim. Les chanceux qui étaient arrivés pile à l'heure du repas n'en mangeaient que la moitié et partageaient avec leurs camarades. On procédait ainsi pour tout : les vêtements, les soins, les outils.

Chacun allait comme il le pouvait avec ce qu'il avait et il n'était pas rare de voir une paire de souliers adoptée par le pied gauche de l'un et le pied droit de l'autre.

Peine perdue ! Le préposé fit sonner un jour le rassemblement et constata avec effroi l'état de la troupe dégénéralisée.

« Quel affront pour Sa Majesté ! Vous vous prétendez anglais, officier de surcroît, vous osez vous affubler du nom de notre regretté Gulliver qui périt il y a bien longtemps et vous avez laissé vos hommes aller ainsi ? Ôtez-moi tout cela ! Vous n'êtes pas dignes de porter l'uniforme royal ! »

Et l'on se retrouva tous en dessous, par un temps maussade et pluvieux, et quand les toux et les fièvres surgirent, Gulliver eut droit à de nouvelles invectives de la part du médecin.

À bout de nerfs, abandonné par la plupart des hommes de son équipage qui, dès qu'ils signaient un contrat d'embarquement retrouvaient aussitôt nourriture et vêtements, notre ami, épuisé par ce régime qui durait depuis trop longtemps déjà, s'effondra et pleura amèrement.

Une heureuse surprise

Lady Hillthorough s'était entichée de sa servante, Aminaya. Elle admirait cette fille simple et soumise, au sourire spontané, qui, surmontant la douleur de la séparation, gardait toujours une étincelle dans ses yeux pourtant tristes. Cependant, Aminaya, malgré toute sa bonne volonté et son ardeur au travail, avait eu depuis peu quelques difficultés à suivre le rythme capricieux de sa maîtresse.

Elle organisait des bals et des réceptions sans fin, des rendez-vous d'artistes et des joutes littéraires. Elle partait parfois au beau milieu de la nuit et il fallait se lever en toute hâte pour arranger sa toilette. Elle était, sans le savoir, tyrannique à souhait, mais elle couvait Aminaya en la malmenant un peu moins que les autres servantes du château.

Celles-ci, en revanche, voyaient en cette sauvage une petite protégée et lui rendaient la vie impossible, surtout les femmes qui étaient mariées avec quelque valet au regard un peu trop posé sur les rondeurs naturelles de la charmante insulaire. Des rondeurs qui, d'ailleurs, commençaient à la gêner et elle craignait que quelque maladie typique à l'Angleterre ne la fit enfler.

Lady Hillthorough sourit quand elle lui fit part de son angoisse et fit venir le bon docteur qui annonça à Aminaya, médusée, qu'elle était enceinte.

La maîtresse de maison dit d'un ton détaché : « Voyons, docteur, faites-nous donc sortir ce marin de votre quarantaine ! Vous savez bien qu'il n'y a plus de risque maintenant et il lui faut toute sa liberté pour prendre soin de cette petite perle. »

« Tout à fait, my lady, tout à fait », répondit servilement le médecin en s'inclinant.

Le cœur d'Aminaya bondit dans sa poitrine ! Ainsi, Gulliver était en vie ! Elle se jeta, suppliante, aux pieds de sa maîtresse.

« Ah, madame, vous qui avez été si bonne avec moi, laissez-moi vous demander cette faveur. Parlez à ce médecin, qu'il ausculte bien mon mari afin qu'il voie qu'il est robuste et en bonne santé, car c'est son enfant que j'attends là. »

« La charmante enfant », déclara le docteur.

« Oui, rétorqua Lady Hillthorough, je n'en suis pas insatisfaite. Et quelle sensation elle fait dans mes salons ! Elle parle de tant de contes et de fables de ces îles lointaines que mes invitées en sont tout émoustillées ! »

« Eh bien soit, nous arrangerons cela demain », affirma la lady en tapotant le bras de sa servante.

« Tout à fait, dit le docteur, je dois justement remettre mon rapport à votre mari. À demain, ma chère lady. »

« À demain, mon bon docteur. »

Mais ce demain-là n'arriva jamais. Car le jour où le docteur aurait dû apparaître, il surgit aux grilles du château un carrosse. Lord Hillthorough, parti pour la chasse, avait cru bon offrir au service de son épouse un nouveau valet, de plus de deux mètres de haut, basané, les lèvres épaisses

et les cheveux crépus. Il était tellement musclé qu'on l'aurait dit taillé dans le granit et Lady Hillthorough piailla de joie !

« Quelle délicatesse ! Et quel détail qu'il soit absolument muet ! Mon mari le met à mon entière disposition pour mon service personnel ! Comme mes amies vont être jalouses et envieuses ! Il me tarde de le leur présenter. »

Aminaya fut affectée derechef aux écuries et à l'entretien de l'étable et il ne lui fut plus jamais permis de s'adresser à sa maîtresse, même si elle l'apercevait de loin, et celle-ci l'oublia tout à fait.

La délivrance !

« Lord Hillthorough, vous n'êtes qu'un sot ! » Sa Majesté était furieuse ! Elle tournait royalement en rond depuis plus d'un quart d'heure dans la salle des cartes.

« Comment n'avez-vous pas vu l'intérêt que représentaient les découvertes de ce marin ? Je me moque qu'il se prenne pour le regretté Gulliver et qu'il dise avoir servi sous feu mon père ! Je suis en guerre, voyez-vous ! Imaginez, imaginez un seul instant que ce qu'il dit soit vrai ? Une île qui diminue et qui s'agrandit à souhait !

Imaginez que ce soient les Français qui découvrent cette île et qu'ils percent son mystère ! Ils auraient tôt fait de réduire notre patrie à peau de chagrin et leurs côtes toucheraient jusqu'à l'Irlande ! »

« Qui n'aurait qu'à bien se tenir, Majesté, lui confirma un amiral, car nous pourrions, grâce à ce prodige, tout aussi bien agrandir nos propres terres jusqu'à Dublin pour y faire brouter nos vaches ! »

« Tout à fait, tout à fait », répondit le roi, les yeux brillants, fixés vers de lointaines et bovines victoires.

« Quant à nos marchands, imaginez-vous le profit qu'ils tireraient de la vente d'un seul de ces perroquets dont parle le navigateur ! Quelles entrées pour le coffre royal ! Mes armées défendent l'Angleterre, Lord Hillthorough, l'Angleterre et son roi ! »

« Majesté, une araignée géante serait aussi très utile pour désengorger nos prisons. Chaque livre que nous gaspillons à nourrir les *frogs* que nous avons capturés servirait bien mieux nos soldats que les estomacs de ces mangeurs d'escargots », lui déclara le ministre des Finances.

« Majesté, je pensais que... », balbutia le lord. Il ne savait que dire. Comment le roi pouvait-il croire à toutes ces fadaïses ? Mais voilà, l'histoire de son prisonnier avait filtré et s'étalait maintenant dans la presse. Les Français, ayant dans un premier temps déclaré qu'ils n'avaient aucun espion aussi idiot que ce Gulliver, avaient cependant envoyé plus d'un ambassadeur et plus d'un marin pour enquêter discrètement sur les dires de ce capitaine farfelu.

« Si les Français s'intéressent à notre homme, c'est qu'il doit y avoir du vrai dans ce qu'il affirme. J'ordonne de ce fait qu'une expédition soit montée et financée par la Couronne et les compagnies. Celles qui se montreront généreuses auront priorité sur les merveilles et les découvertes scientifiques de ces îles. Quant au ministre des armées, il aura un cinquième des hommes et il veillera en m'en faire de bien plus féroces guerriers que cet échantillon efféminé et mollasson que nous a ramené cet illustre Amiral des îles lointaines, notre ami et conseiller Lord Gulliver. »

L'assemblée frémit ! Le roi venait d'ennoblir le marin pouilleux. On retrouva vite ceux qui restaient de sa famille, qui n'en croyaient pas leurs yeux, ne sachant plus vraiment qui était ce parent disparu, mais le reconnaissant tout de même avec grande effusion et force pleurs. Ils héritaient derechef de manoirs, d'un titre et de forêts.

Lady Aminaya fut conviée de nouveau dans les salons de lady Hillthorough, qui continuait de rire en présentant son « amie de toujours », comme elle l'appelait maintenant. Et notre légère lady papillonnait autour de ses invités, laissant Aminaya perdue et perplexe au milieu de cette jungle cruelle et stylée qui la noyait sous les commérages et les ragots de la cour.

On loua les prouesses de notre héros, on admira son ingéniosité, son courage et le bon docteur écrivit dans le journal comment il avait personnellement soigné Gulliver pendant sa quarantaine. Il confirma comment celui-ci aimait ses hommes, refusant même de prendre un repas afin qu'un membre affecté de sa troupe pût recouvrer rapidement la santé. On écrivit des livres, on chanta des chansons et, dans les tavernes, tous levaient la pinte en son honneur.

Le grand retour

Très rapidement, toute une armada se constitua, avec Gulliver à sa tête, maître de son vaisseau, nommé amiral et accompagné par Lord Hillthorough, qui le suivait toujours de près. La City avait réuni sans peine les fonds nécessaires, car les investisseurs et les parieurs ne manquaient jamais à l'appel et les marins ainsi que les moussaillons faisaient de longues queues afin d'être sûrs d'embarquer.

Gulliver, complètement dépassé, emporté par le flot rageur des décisions du roi, saisit sa chance. Il put se recueillir sur la tombe de ses parents, ne s'expliquant pas comment ils avaient pu disparaître plus de cinquante ans auparavant. Il attribua cela aux phénomènes particuliers qui sévissaient dans les terres septentrionales qu'il avait foulées et se consola du fait que, si la vie lui avait ôté des êtres chers, elle lui avait aussi donné un merveilleux cadeau, car sa petite fille venait de naître.

Il retrouva tous ses hommes et leur départ se fit dans la plus grande des liesse. Après tout, il avait revu son pays natal, même s'il avait à jamais perdu son passé et le rêve doré qu'il s'en faisait. Car ses yeux étaient maintenant tournés vers le futur et il serra longuement Aminaya, émerveillé du reflet d'étoiles qui luisait dans son regard.

À peine les côtes de l'Angleterre furent-elles hors de vue qu'une furieuse tempête se leva en mer. Un vent mau-

vais emporta comme un fétu de paille le vaisseau amiral loin de l'escadre et le reste de la flotte anglaise, malmenée pendant trois jours, disparut dans un épais brouillard dont elle ne sortit jamais.

Après des mois passés en mer, Gulliver et Aminaya aperçurent enfin, au loin, le rivage familier de leur île. La bannière du roi Digan était hissée et le peuple, amassé sur la plage, les saluait.

« Quel bonheur d'être enfin rentrés chez nous », chuchota l'amiral à l'oreille de son épouse. Aminaya se retourna et l'embrassa. Gulliver était enfin guéri de sa nostalgie et son bonheur était parfait. Elle restait là, accrochée comme un petit crabe sur son rocher de mari, quand une voix stridente s'éleva du pont inférieur.

« C'est Maeva, elle a faim et me réclame ! »

L'île du Lendemain

Où l'on retrouve notre aventurier devenu père de famille et travaillant pour assurer son existence.

Depuis des années, Gulliver partageait sa vie avec les sujets du roi Digan. Il avait enfin compris qu'il ne reverrait plus jamais sa patrie. Son passé ne lui appartenait plus et les grains du sablier s'écoulaient lentement de ses doigts sur la plage de cet archipel paradisiaque, loin de sa terre natale.

Il regardait avec émotion sa douce et tendre Aminaya, celle qui désormais partageait ses jours et ses nuits. Il apprenait chaque jour à ne plus vivre seul et l'amour leur avait apporté deux merveilleux enfants, Maeva, née comme lui en Angleterre, et Little Johnny, qui courait comme un beau diable, sautillait comme un singe et riait comme seuls savent le faire les enfants de son âge en liberté.

La liberté ! Pour Gulliver, maintenant père de famille, ce mot devenait chaque jour de plus en plus étranger. Finies ses aventures sur les mers déchaînées ! Vaincre des

géants, tenir tête aux rois, vivre de rien, il savait faire !
Mais être père !

Un immense vide l'envahit et il posa un regard mélancolique sur son épouse. Une sueur perlait sur son nez et le souffle léger de son insouciance soulevait le drap nuptial à intervalles réguliers. Elle était enceinte. Trois enfants ! Pour un marin, avoir une famille et un lieu d'attache, c'est un sujet de conte, une chanson douce et triste durant les longues nuits de quart, espérant la relève.

On dit que les hommes de mer ont une femme dans chaque port, mais c'est mal les connaître. Lui, il n'avait aimé qu'une seule étoile, celle qu'il avait suivie sans faillir jusqu'à la ligne lointaine où l'horizon touche le ciel, jusqu'à la décrocher du nadir, un trésor qu'il déroba aux Dieux.

Comment pouvait-il faillir ? Il ne pouvait la décevoir ! Elle qui avait posé dans son cœur le brillant qui illuminait ses yeux, elle qui de sa voix avait calmé le tumulte de son âme méritait d'avoir à son côté un homme, que dis-je, un chevalier digne de ce nom ! Oui, il l'aimerait ! Oui, il prendrait soin d'elle ! Oui, il serait ce rocher, ce refuge et ce piton de granit enfoncé dans le noir de l'océan !

L'aurore le surprit dans ses fermes résolutions et, déterminé, il se leva sans bruit, déposa un baiser furtif sur son front, caressa gentiment ses cheveux crépus en admirant l'arrondi naissant de son ventre et se prépara ensuite pour la pêche, car c'est ainsi que survivaient les indigènes dans ces contrées lointaines.

De la rencontre que fit le marin avec le propriétaire de l'île du Lendemain

« Tout à fait, Monsieur Gulliver, tout à fait ! » M. Domagni était un homme des plus affables, d'une éducation irréprochable et perspicace à souhait. Il semblait lire les pensées les plus intimes de notre compagnon et répondait à ses questions avant même qu'elles ne fussent sorties de sa bouche.

« Voilà qui est fort bien parlé et d'un raisonnement excellent ! Ah, si les hommes qui nous entourent avaient votre sagacité, imaginez ce qui pourrait se faire. »

Gulliver approuva. Le matin même, alors qu'il était occupé à tendre ses lignes et assurer ses filets, il avait remarqué dans le lointain une brume étrange, peu habituelle à cet endroit de l'océan.

Par curiosité, il s'était approché et, à sa grande stupeur, il aborda une nouvelle île. Un brouillard persistant l'enveloppait : il ne voyait pas au-delà de trois yards. La terre, sans doute à cause de cette humidité, lui parut des plus fertiles. Au détour d'un rocher, il aperçut une cabane cossue et, sur le devant de la porte, M. Domagni avec qui il s'entretenait maintenant.

« Eh bien soit, nous ferons ainsi. »

Ils se serrèrent la main et conclurent un accord dont les tenants et les aboutissants se perdirent dans l'épaisse nappe qui recouvrait l'archipel.



L'hiver austral approchait. Cette année-là, les tempêtes avaient secoué l'île et plus d'une hutte fut emportée et les champs noyés. Chacun s'affairait au milieu de la boue, butant contre les troncs et les branches qui encombraient les chemins. On s'appelait de loin, on s'aidait comme on pouvait, tout en observant du coin de l'œil les nuages et le vol des oiseaux.

Oui, c'était fini... pour cette fois ! Telle une leçon de vie, fallait-il donc que chaque grand bonheur fût contrecarré par une catastrophe ? Y avait-il un équilibre, un jeu de balancier puissant qui entraînait les hommes dans un mouvement qui les dépassait ?

« As-tu des nouvelles d'Obanoha ? »

« Il va très bien, et sa famille aussi ! Sa cabane a été emportée et je l'ai accueilli chez moi. »

Le roi Digan avait réuni les chefs des familles pour le census. Personne ne manquait, aucune victime n'était à déplorer, mais les dégâts causés aux habitations et aux récoltes étaient énormes. Il faudrait beaucoup de temps pour tout remettre en état et qui sait si un autre cyclone ne passerait pas de nouveau avant la fin de l'hiver !

Gulliver regardait cela d'un œil des plus avisés. On aurait dû construire des digues, empierrer des chemins et planter des arbres pour retenir les torrents qui dévalaient

les pentes du volcan éteint. Et si on y mettait de l'ardeur, des maisons en dur !

Un léger agacement le travaillait. Ces indigènes, quoique aimables et sympathiques, manquaient sérieusement de prévision ! De plus, ils prenaient leur travail avec insouciance et tenaient des conseils interminables d'où ne sortaient que peu de décisions concrètes.

Il sentait qu'il devait organiser cela, mais, curieusement, son aide n'était guère sollicitée. Il était le mari de la cousine du roi, certes, mais cela ne semblait pas lui donner d'autres privilèges que de s'occuper de sa case et de veiller à ce que les cochons de l'île fussent bien nourris.

En effet, il participait à une sorte de brigade d'entretien qui passait de maison en maison pour récupérer les ordures. Ils amenaient tout cela à l'enclos municipal où les bêtes étaient gardées en commun.

Mais, comme la porte fermait mal, les animaux se promenaient dans les rues. On s'assurait juste qu'ils ne souillaient point les maisons et qu'ils se nourrissent dans l'enclos. Pour des raisons évidentes, il était devenu le meilleur ami des porcs qui le suivaient comme de petits chiens et lui lançaient des « groing, groing ! » reconnaissants, tandis que les travailleurs de son équipe riaient à pleines dents de cette étrange amitié.



Souvent, pendant son travail, Gulliver repensait à M. Domagni.

« Bien sûr, Sir Gulliver. Avec des hommes comme vous à la tête des tribus, on avancerait à grands pas vers la civilisation. Voyez-vous, moi-même, j'ai bien essayé d'améliorer le sort de ces bougres, mais que peut faire un homme seul pour la multitude ?

Voyez cette île, mon unique possession. Elle est d'une fertilité extraordinaire. Pour mener à bien vos projets, il faudrait un coup d'éclat. Imaginez, imaginez ce que notre association produirait ! Quelques graines, un peu de travail et nous aurions une récolte si abondante que nous pourrions disposer d'un stock de trois ans !

« Trois ans ! » Gulliver pensait à haute voix.

« Non, Massi Gullivé, ce cochon n'a pas trois ans, il vient juste de quitter sa mère. »

Des rires fusèrent de toutes parts. Peut-on se fâcher avec les enfants ? Gulliver rit avec eux malgré lui et, sa corvée terminée, il rentra chez lui, se changea et, profitant de la sieste d'Aminaya, il entra dans la réserve familiale. Il en ressortit quelques instants plus tard, appareilla sans un mot et cingla vers l'île au brouillard perpétuel.

Ce manège dura toute une saison. Il partait souvent, trouvant des excuses chaque fois renouvelées pour prendre la mer. Il ramenait quelques poissons pour donner le change, il refusait qu'on l'accompagnât et, un jour, il oublia même sa corvée.

Les pécaris s'en plaignirent, réveillant plus d'une famille dans leur sieste alors qu'ils fouillaient dans les jardins pour trouver de quoi calmer leur faim. Personne ne fit de reproches à Gulliver. Il y eut une réunion pourtant, à laquelle il n'assista pas. On parla fort tard dans la nuit, les

avis semblaient partagés et notre ami maugréait sur sa couche, car il voulait dormir.

Il était devenu des plus irritables, négligeait souvent sa famille et ne dormait que rarement. Aminaya avait noté son changement d'attitude. Au début, elle pensait qu'il était normal pour un étranger de s'adapter avec difficulté à cette vie tribale, puis elle se dit qu'il devait être un peu inquiet de savoir qu'un troisième enfant venait.

Mais un soir, il devint tout à fait désagréable. Aminaya en fut si bouleversée qu'elle passa la nuit dans la maison des femmes et se consola en parlant de ses malheurs aux matrones compréhensives.

« Voilà bien l'universalité des choses, pensa-t-il avec aigreur. Même ici, il faut que la femme se plaigne encore et toujours de son mari. » Si elle avait pu comprendre le plan gigantesque qu'il avait concocté ! Grâce à lui, elle vivrait enfin sans inquiétude ! M. Domagni avait tenu parole ! En s'associant avec lui, Gulliver avait pris la plus audacieuse des décisions, certes, mais il était sur le point de recevoir la plus fabuleuse des récompenses, un retour sur son investissement des plus rentables.

Aminaya n'en savait rien. D'ailleurs, comment aurait-il pu expliquer à cette charmante mais après tout si candide enfant ce qu'il avait décidé ? Elle n'aurait pas compris, elle aurait voulu en parler au conseil de l'île. On aurait perdu des jours, des semaines même en discussions et, qui sait, l'opportunité se serait évanouie !

Non, il fallait agir vite et seul ! Le lendemain, il devait recevoir sa première récolte et se préparait intérieurement

pour cet événement capital et décisif. Or ce fut cette nuit-là que s'abattit la tempête tropicale dont nous évoquons les dégâts tout à l'heure.

Où M. Domagni, fidèle à sa parole, remet à Gulliver le fruit de sa décision audacieuse

« C'est tout à fait extraordinaire ! Vous avez accompli la meilleure des choses, cher ami, la meilleure des choses ! »

Toute la tribu du roi Digan avait mis pied à terre sur l'île de M. Domagni, qui accueillit Gulliver avec un grand sourire et une cordiale poignée de main.

« Tout se déroule comme vous l'aviez prévu ! Votre heure de destinée est enfin arrivée ! Allez, ils sont à vous ! »

« Mes amis ! » déclara solennellement Gulliver, en levant les bras vers le ciel. Sa redingote anglaise, lustrée pour l'occasion, suivait avec peine l'agitation de son corps.

« Mes amis, nous sommes saufs ! Voyez cette île ! Parcourez-la, explorez-la, réjouissez-vous ! Car c'est ici que j'ai patiemment planté toutes les semences qui manquent à vos greniers ! »

En effet, les habitants prenaient soin à chaque récolte de préserver dans des urnes une partie de leurs denrées. Il était rare qu'on utilisât ces réserves, si ce n'était pour quelque fête où l'on faisait ripaille.

Gulliver avait profité de son métier de porcher, puisqu'on lui laissait prendre les ordures, pour vider peu à peu les vases et les urnes de ses concitoyens. Après tout, ils

vivaient en communauté et les biens de chacun n'étaient-ils pas les biens de tous ?

L'après-midi, il cinglait vers l'île, donnait les graines à M. Domagni qui, travailleur infatigable, avait ensemencé toutes les terres.

Un murmure parcourut l'assemblée. Le roi Digan regardait Gulliver d'un œil à la fois confiant par nature et incrédule par circonstance.

En effet, les récoltes étaient perdues, et l'on avait cherché en vain les réserves qui auraient pu aider les habitants à passer ce mauvais cap. On était tout de même choqué des manières de faire, car personne n'avait abordé ce sujet au conseil, auquel Gulliver assistait pourtant, quoique rarement ces derniers temps. Mais enfin, il y avait urgence, et si cette île, qui n'avait pas trop souffert des dégâts, tenait ses promesses, on pourrait tenir...

« ... Trois ans ! » déclama fièrement notre héros.

Tout ce petit monde se mit en marche, Gulliver en tête, heureux de son initiative et disposé à enseigner à ces sauvages une petite leçon de civilisation. Tous les champs avaient été coupés ! Il ne restait rien sur pied, ni en terre, ni dans les arbres, ni maïs, ni ignames, ni mangues, ni bananes.

Ah, M. Domagni a bien fait les choses, pensa Gulliver, il a déjà rentré la récolte et celle-ci doit attendre sagement sur l'embarcadère.

« Venez, allons, retournons voir M. Domagni, et préparez vos forces, car la saison fut propice et le hangar doit déborder ! »

Le hangar était vide !

« Par ici, par ici, mon contremaître est un travailleur hors pair, il a dû charger les bateaux durant notre excursion. »

Une angoisse soudaine étreignit le marin. Et si ? Il n'osait y penser. On retourna vers la flottille, les conversations allaient bon train, et notre héros avait du mal à respirer.

Son appréhension se fit réalité, car le bateau de M. Domagni avait levé l'ancre et quitté l'île.

Sur le sable traînaient quelques caisses et un mot cloué sur le tronc d'un cocotier attira son attention :

« Sir Gulliver. Votre investissement dans nos affaires a été une magnifique opération. Jugez-en vous-même par la qualité des graines que j'ai laissées dans les caisses comme acompte de vos futurs rendements.

En effet, j'ai eu vent d'une excellente opportunité et, vous sachant homme propre à l'action, j'ai devancé vos ordres. Toute cette récolte, qui vous appartient de droit, a été transférée par mes soins dans un autre archipel, encore plus prometteur !

À mon retour, ce ne seront pas trois, mais bien dix années d'abondance qui vous attendront. Votre dévoué serviteur. M. Domagni. »

Le retour fut lugubre. Chacun se dirigea vers sa case, une poignée de grains en main. On dut se résoudre à sacrifier les porcs, à bouillir des écorces, à griller des salamandres et de petits poissons. Les ouvriers manquaient de force, les travaux s'éternisèrent. Les mamans, affaiblies, perdaient leur lait et quelques enfants tombèrent malades.

Enfin, le ciel se fit clément. On put retravailler les champs en se contentant d'une maigre récolte. On s'efforça tout de même à refaire une réserve, qui devint commune et gardée par les soldats du roi.

M. Domagni ne revint jamais et, un jour, le soleil leva tout le brouillard qui entourait l'île du Lendemain. La terre y était dure, le sol rocailleux, les animaux rares. Personne n'y retourna jamais plus.

Quant à notre héros malchanceux, il avait élu domicile dans un arbre, à trois jours de marche dans la jungle, et survivait dans une cabane perchée. Il portait un pagne, s'était teint les pieds et les mains et avait tatoué sur son visage des lignes beiges et rouges qui signifiaient sa honte.

Pendant trois mois, les choses allèrent ainsi. Aminaya vivait dans la maison des femmes et se rendait utile en prenant soin des enfants pendant le temps des travaux auxquels tous participaient, hommes et femmes. Elle ne parlait que très peu, s'endormait tard et, chaque nuit, regardait, inquiète, le ciel.

Son cœur ne lui mentait pas. Elle souffrait plus de l'absence de son mari que du déshonneur qu'elle portait pour lui. De plus, son terme approchait et elle aurait tant voulu qu'il fût là.

Cette nuit-là, il y eut un conseil animé qui dura très tard. Le sort de son mari s'y décidait.

Où notre héros reçoit la juste récompense de ses actes insensés

Une commotion singulière secoua l'aurore. Les perroquets criaillaient, les singes hurlaient et Gulliver, pourtant matinal, fut réveillé en sursaut par tout ce remue-ménage. Toute la tribu avançait sur lui !

« Enfin, se dit-il, mon heure est venue ! » Il sortit sans précipitation, s'avança sans un mot, le regard droit, la tête haute. Il avait failli, il le savait, ayant mis en danger la vie de cent familles. Il ne méritait plus de vivre.

Il s'inclina devant l'escorte royale et attendit sans un mot qu'on en finît. Un énorme éclat de rire secoua tout le cortège ! Les indigènes se ruèrent vers lui pour l'embrasser, les femmes chantaient à tue-tête et les enfants dansaient en rondes.

Gulliver n'y comprenait absolument rien ! Il s'approcha, incrédule, du trône de Sa Majesté et, faisant la révérence, il attendit, tremblant, que le chef tribal lui adressât la parole.

« Tu es papa ! C'est un garçon ! »

Et les rires et la fête repartirent de plus belle ! On le ramena au village, le portant en triomphe, le touchant, l'embrassant même. Il pensait qu'il allait se réveiller, qu'il était la proie d'une mauvaise fièvre, que certaines racines qu'il avait mangées devaient être hallucinogènes.

Mais quand il s'approcha de sa case, Aminaya sortit à sa rencontre, souriante comme un soleil, son bébé dans les bras. Il ne rêvait donc pas ! Le bambin lui fit un énorme sourire et cela déclencha de nouveau l'hilarité générale.

Il s'ensuivit une fête des plus colorées qui dura jusqu'à l'épuisement général. Aminaya et son mari passèrent la nuit à se parler, à pleurer, à s'embrasser, à s'aimer. Tous ces événements le bouleversèrent au plus haut point, et ce fut le regard encore rougi de larmes qu'il se présenta le lendemain devant le roi qui l'avait fait mander.

« Gulliver, mon ami, le conseil a délibéré et nous avons parlé de toi. » Pour la première fois de sa vie peut-être, le marin écouta attentivement. « Voilà ce qui a été décidé en ce qui te concerne. À partir de demain, tu ne garderas plus les porcs, mais tu dirigeras l'île avec moi et mes conseillers. Je me fais vieux, tu sais, je suis fatigué et nous pensons tous que tu feras un très bon chef. »

Le roi Digan semblait des plus sérieux. Quelle nouvelle ! « Majesté, j'ai failli à ma tâche, j'ai dérobé nos concitoyens, j'ai agi à ma guise, j'ai brisé mon couple et, par ma faute, des enfants sont tombés malades. Comment, je ne comprends pas, pouvez-vous m'avoir choisi ? »

« Ah, lui dit le roi, pour cela même nous te choisissons, car nous sommes sûrs que tu ne referas jamais plus un coup pareil ! »

Sa Majesté et son conseil éclatèrent de rire et Gulliver rentra chez lui encore plus déstabilisé que jamais. Il annonça la nouvelle à sa femme, lui demandant ce qu'elle en pensait et s'il devait accepter.

« Je t'ai tellement négligée ! Si je deviens conseiller, nous ne serons que très peu souvent ensemble. »

« Accepte, mon ami, lui dit tendrement Aminaya. Tout ira bien, tu verras, je serai à tes côtés. »

« Et je prendrai soin du bébé ! » dit Maeva d'une voix assurée, ses petits yeux cernés et sa bouche en arrondi.

Ce fut au tour du marin de sourire. Il serra sa famille de toutes ses forces, les embrassa, pleura, rit et, en attendant sa nomination officielle, retourna à son travail de porcher, visitant les maisons. À la place des ordures habituelles, les autochtones lui offrirent des guirlandes de fleurs, des gâteaux de manioc et des tranches de coco pour les enfants.

La cérémonie de nomination fut des plus émouvantes. Gulliver reçut des mains du roi Digan le collier de ministre et le talisman de la tribu. Il prononça avec humilité un tout autre discours que celui qu'il avait fait avec tant d'arrogance presque une année auparavant :

« Mes amis, vous m'avez fait l'honneur de m'inclure au conseil malgré mes graves erreurs et mes manquements passés. J'accepte avec joie l'honneur qui m'est fait ainsi que cette charge.

Majesté, vous m'avez appris une grande leçon, je vous en remercie. Je serai votre second dévoué et attentif et, quand le jour viendra, je m'efforcerai d'être un aussi bon roi que vous ! »

Et tout le monde de s'esclaffer ! Mais qu'avait-il donc encore dit ?

« Ah, mon ami, c'est mal me connaître. »

Et l'on passa le reste de la cérémonie à parler du roi Digan, comment il avait une fois mis le feu au poulailler

dans sa jeunesse, comment il était parti chasser le requin tout seul et avait failli être dévoré ou comment il avait cru qu'en se jetant d'une falaise, accroché à un pagne tendu entre deux bambous, il aurait pu voler comme un oiseau.

« J'en ai encore mal aux côtes ! »

Sa phrase déclencha une nouvelle vague d'allégresse et tout le village fêta les retrouvailles de Gulliver avec son bébé et sa famille, Aminaya avec son mari, le roi avec son second et la tribu avec son insouciance et sa bonne humeur, si caractéristique de ces pays lointains et colorés.

L'île du Grand Passage

Vieil âge

« Chef Gullivé', chef Gullivé', réveillez-vous ! »

Quelqu'un tambourinait à la porte de la case. Gulliver eut du mal à s'extirper de sa couche. Depuis que sa tendre Aminaya avait rejoint le monde de ses ancêtres, il n'avait plus le goût de la vie.

Il restait des heures à contempler l'horizon, voyant défiler devant ses yeux rêveurs la ronde des nuages, le vol des oiseaux et l'enchantement de la course du soleil et des astres.

De temps en temps, il siégeait au conseil. Malgré tous ses désirs de changements et son ardeur au travail, sans compter l'occasion qui lui conférait sa position de chef à la suite du décès du roi Digan, il s'était rendu compte que sa présence seule suffisait et qu'il ne pouvait rien faire.

La vie avait une fâcheuse tendance à s'écouler d'elle-même et personne n'avait le pouvoir d'en contrôler le cours. Tout au plus pouvait-on en suivre le flot magique, les naissances et les décès, les mariages et les solitudes, les départs et les arrivées.

Plusieurs fois d'ailleurs, l'île du roi Digan, finalement inscrite sur les cartes du royaume d'Angleterre, avait été accostée. Il y avait bien eu un peu de commerce et quelques améliorations, mais les ressources du lieu étant sans intérêt pour la Couronne, on oublia vite d'y faire escale.

Son fils partageait sa vie avec une bande de pêcheurs intrépides, heureux d'une vie simple et athlétique. Il était père d'une famille nombreuse et les bambins venaient parfois rendre visite à « Papigulli ».

Sa fille avait eu le béguin pour un capitaine anglais et, heureuse de vivre enfin une vie civilisée, comme elle le disait, l'avait rejoint à Londres. De temps en temps, quelques nouvelles croisées lui parvenaient, car elle n'écrivait jamais.

« Peut-être est-elle heureuse ? »

Quant au petit dernier, il avait le grand cœur et l'innocence de son âge et adorait traîner dans la petite boutique chinoise qu'avait installée un marin de l'Empire du Milieu. Quand la voile d'un brick arabe pointait, il s'empressait de le rejoindre pour caboter deux ou trois mois avec l'équipage. Il aimait le monde et la diversité dont Dieu, dans Sa sagesse, avait pourvu la Terre et les sept mers.

« Chef, chef, lève-toi ! »

Gulliver sortit sur le seuil de sa paillote. Encore un conseil ?

« La barque est prête, elle n'attend plus que toi. »

Une barque ? Mais pourquoi ? Voilà longtemps qu'il ne prenait plus la mer. La peau ridée par le soleil, les yeux mangés par le sel, le dos détruit par les innombrables tra-

vaux qu'imposait une vie proche de la nature, plus rien ne faisait de lui un marin.

Même le goût de l'aventure avait coulé goutte à goutte hors de ses veines. Comme tous les vieillards, il attendait tout simplement la fin.

Le rituel

« Tu dois prendre la mer, chef Gulivé'. C'est le rituel. »

Encore une coutume locale ! Il en connaissait maintenant des centaines. Il y avait celles du rythme des saisons, des phases de la lune, des pèlerinages au volcan éteint, de la sculpture et de l'entretien des totems et tant d'autres dont il avait du mal à se souvenir.

Certaines avaient un sens, une sorte d'enseignement, et servaient de transmission des techniques et des connaissances, du respect de la nature et de la gestion des ressources. D'autres semblaient des superstitions sans fondement et n'avaient d'autre but que de se réunir pour s'enivrer d'alcool de coco jusqu'au matin.

Cependant, au regard inquiet que lui lançait son sujet insulaire Gulliver comprit que, cette fois, c'était important. Il le suivit donc vers le rivage. Une barque colorée, peinte de couleurs vives et décorée de fleurs, l'attendait.

Les anciens étaient tous là, en pagne de cérémonie. Ils le saluèrent avec des chants et des embrassades. Gulliver leur demanda :

« Que dois-je faire ? »

« C'est la coutume. Tous nos chefs l'ont fait avant toi. Tu dois partir seul sur la barque et rejoindre l'île du Grand Passage. »

« L'île du Grand Passage ? Où est-elle ? Quelle route faut-il prendre ? Car jamais personne ne m'en a parlé. »

« Tu trouveras ton chemin. On n'en parle pas, sauf quand le temps est venu. Va ! »

Avec peine, Gulliver monta à bord. Quelques indigènes poussèrent l'esquif tandis qu'un ou deux d'entre eux l'aiderent aux manœuvres puis plongèrent pour rejoindre les « va'a » de leurs compatriotes. Les bruits et les chants de la fête du départ s'estompèrent dans la rouille mêlée de bleu du soleil couchant.

Une légère brise entraînait l'esquif. Fatigué par cette journée inattendue, Gulliver s'endormit profondément.

L'île

Des dauphins joyeux jouaient à se surpasser. Ils sautaient dans l'eau puis, retombant, éclaboussaient joyeusement la coquille de noix perdue dans l'immensité de l'océan.

Gulliver se réveilla. Il lui fallut du temps pour réaliser où il était.

« Ah oui, le rituel. » Il observa l'horizon. Pas une seule terre en vue. Et pendant des jours l'abrutissante monotonie des vagues fut sa seule compagne. Il but de la réserve d'eau potable, scellée dans des noix de coco évidées de leur chair et cachetées de cire.

Il pêcha quelques poissons, qu'il mangeait crus, avec difficulté certes, car ses doigts le trahissaient souvent.

Pourrait-il un jour revoir son île ? En avait-il même envie ?

Une barre noire apparut dans le lointain. Des vols d'oiseaux criards s'en échappaient à tire-d'aile. Le vent forçait et la mer enfla. Gulliver le savait. Une tempête se formait et il ne pourrait l'affronter. Il baissa la voile, rentra les pagaies et s'attacha fortement à son bateau.

Advienne que pourra.

Au bout de deux jours, intenses et violents, la mer et le ciel retrouvèrent leur calme. Bousculé, meurtri, Gulliver scrutait l'immensité liquide. Il devait absolument trouver

un havre, car toutes ses réserves d'eau et toute sa force étaient épuisées.

Comme pour répondre à ses angoisses, une forme se dessina au loin. Un rivage ! Une île ! Par chance, le courant le dirigea droit vers elle.

Finalement, il put mettre pied à terre, se construire un petit abri de fortune avec quelques palmes et il s'endormit, épuisé.

Le lendemain, il se mit en quête d'une base plus sûre. Sa marche ne fut pas aisée. Chacun de ses pas lui pesait. La végétation même lui était hostile. Les bruits de la jungle, qu'il connaissait si bien, lui étaient insupportables.

Il réussit à grand-peine à atteindre une clairière. Au milieu de celle-ci, comme une erreur dans ce paysage tropical et insulaire, un cabanon nordique de rondins de bois, accueillant et décoré de petites fleurs. Il frappa à la porte.

La rencontre

« Monsieur Olender, votre avion va bientôt décoller. Veuillez vous présenter à l'embarquement. »

Quelle histoire ! Et que de changements ! Depuis que ma maladie m'empêchait de travailler, durant ma convalescence, je m'étais mis à écrire. Comme un hobby, un simple passe-temps. Mais à l'âge de la communication globale, mes écrits se retrouvèrent un peu partout et eurent un succès inattendu au Canada.

Un groupe de lecteurs québécois m'invita. Pour que je puisse me reposer des trois jours de promotion de mes ouvrages, ils louèrent pour moi une cabane typique dans les bois, éloignée de tout.

J'y passai la nuit et le lendemain très tôt, quelqu'un frappa à la porte. Qui cela pouvait-il être ? Mon groupe d'accueil ne devait pas revenir avant le lendemain. Peut-être un habitant du coin, surpris de trouver un touriste hors saison ?

J'ouvris.

Devant moi se tenait un être des plus singuliers qui fit un pas en arrière de surprise. Il avait l'air vieux, si vieux ! Une barbe blanche descendait jusqu'à son pagne sommaire, des tatouages tahitiens recouvraient ses bras nerveux et musclés et un collier de dents de requin ornait son cou.

« Qui êtes-vous ? » « Who are you ? » Nos deux questions se croisèrent dans le frimas de la brume matinale. Pas de réponse. Pas de mouvement. Nous étions tous les deux comme hypnotisés, lui par mon regard d'incompréhension et moi par la profonde lueur qui se dégageait de ses yeux.

Rompant le silence, je l'invitai à entrer. Nous prîmes le petit déjeuner. Il but et mangea avec avidité et, une fois restauré, m'annonça dans un anglais rocailleux et ancien :

« Je suis Lemuel Gulliver, citoyen anglais, devenu par la volonté de Dieu et celles de mes décisions, chef tribal d'une île lointaine. »

Il me conta toute son histoire aussi incroyable qu'inouïe ! Je lui montrai les volumes que Jonathan Swift avait rédigés sur lui. Il lisait, riait, acquiesçait et parfois corrigait des détails. Puis il posa le tout et, me regardant avec une infinie sagesse, me demanda :

« Suis-je mort ? Êtes-vous un ange ? »

Mon rire fit trembler les rondins du chalet.

« Non, non, lui dis-je, je suis bien vivant et très loin d'être un saint. Cependant, je dois vous montrer quelque chose. »

Le décor de mon habitation de loisir était sommaire et d'un style ancien et j'en étais soulagé, car mon hôte aurait été trop choqué de découvrir d'un coup toute la modernité. J'avais compris qu'il était, par quelque mystère des îles australes, pris dans une sorte de faille temporelle.

Petit à petit, je réussis à lui montrer tous nos gadgets modernes.

Il était fasciné.

Le grand départ

« Quelles inventions superbes ! Des images et des sons du monde entier ! Tous les volumes et toute la connaissance au bout des doigts ! Des machines extraordinaires pour explorer la Terre, l'eau, les cieux et même la Lune et les étoiles ! Quel monde merveilleux que le vôtre et quels progrès considérables ! Sûrement, l'éducation et la culture sont telles que votre société doit être des plus paisibles, des plus courtoises, des plus justes et des plus civilisées. »

J'eus le cœur gros. Je lui montrai alors toutes les horreurs et les crimes que notre science et notre folie avaient commis. Les morts s'entassaient sur les morts. La violence, la misère, l'indifférence. Les charniers des deux guerres mondiales, la Shoah, la bombe d'Hiroshima, la drogue et ses mafias cruelles, les extrémistes et le terrorisme, tout contredisait son enthousiasme premier.

Il fit une pause. Je lui servis un verre et nous bûmes, pensifs, au désespoir de la condition humaine.

Le silence de notre méditation stérile fut interrompu par une commotion soudaine. Des lueurs passaient par intermittence entre les fenêtres couvertes à moitié de petits rideaux.

Gulliver me dit : « Je crois que c'est pour moi. »

Il me donna pour consigne de relater ses dernières aventures puis il me salua et sortit. Je le suivis de loin, bouleversé par l'émotion du moment.

Dehors, un spectacle incroyable me ravit. Comme venu de nulle part, un flagship aux couleurs de l'Angleterre. À son bord, Gulliver tenait dans ses bras une femme magnifique. C'était Aminaya, son épouse.

Des marins joyeux assuraient les manœuvres. Je mis un peu de temps à comprendre que ce navire flottait dans les airs, tenu par une amarre plantée dans le sol de la clairière.

Un dernier « hisse et ho ! », un salut de main d'Aminaya, couverte de ses plus beaux atours, un coup de chapeau de Gulliver, tout en amiral d'apparat, et le fabuleux vaisseau s'envola pour disparaître à jamais dans le brouillard.

Gulliver avait trouvé l'île du Grand Passage et, loin de nos pauvres existences humaines, commença alors pour lui le plus fabuleux de tous les voyages.

Table des matières

L'île aux Perroquets.....	5
Où notre héros découvre une nouvelle île.....	5
Où l'on découvre les avantages et les tracas de l'île.....	8
De la rencontre que fit Gulliver avec le pirate Krack le Fort.	15
Du jugement et de la condamnation de notre personnage.....	18
Où l'on apprend le secret de l'île.....	20
L'île qui diminuait.....	23
Un accueil pour le moins hésitant.....	23
L'île diminue.....	26
Il faut partir !.....	29
L'île revient !.....	33
Une fin heureuse.....	36
L'île du Tourniquet.....	37
Loin de chez lui, notre ami souffre de nostalgie.....	37
Retour en Angleterre.....	39
En quarantaine.....	42
Une heureuse surprise.....	45
La délivrance !.....	48
Le grand retour.....	51
L'île du Lendemain.....	53
Où l'on retrouve notre aventurier devenu père de famille et travaillant pour assurer son existence.....	53
De la rencontre que fit le marin avec le propriétaire de l'île du Lendemain.....	55
Où M. Domagni, fidèle à sa parole, remet à Gulliver le fruit de	

sa décision audacieuse.....	61
Où notre héros reçoit la juste récompense de ses actes insensés	65
L'île du Grand Passage.....	69
Vieil âge.....	69
Le rituel.....	72
L'île.....	74
La rencontre.....	76
Le grand départ.....	78

